

JEAN D'AMÉRIQUE

Soleil à coudre

roman

ACTES SUD

À Makenzy Orcel, frère-volcan

*Est-ce que je survivrai jusqu'à l'aube,
pour voir le soleil ?*

TUPAC SHAKUR

Les oiseaux sont fous, qui traversent ma tête. Leurs ailes, un archipel de feu. Leur chant, une colline chargée de ciels turbulents. Messagers de lumière, certainement, qui font battre encore plus fort en moi le souvenir de ma peau sujet d'un frôlement lors de la dernière journée de classe. Mais, comme toujours, je n'arrive pas à capter quelque lueur de cette aubaine, fixer sur la page cet éclair qui se répand en un long frisson dans mes artères. Ratures. Je fais royaume de papiers froissés.

Papa enfle sa robe-colère pour nous remuer, nous travailler l'esprit. Bref rappel de la fonction de sa bouche, mitrailleuse à l'affût du moindre créneau. Sang ouvert au feu, il tempête, vogue dans son orage, se livre corps entier à une violente rhapsodie, gueule comme on ne l'avait jamais engueulé, même dans son enfance. Si l'enfance, comme il croit, est l'âge du silence, il n'a pas eu d'enfance à proprement parler. La plus lointaine branche de son histoire qui nous parvienne, c'est son alliance avec la rue. Et, comme dit l'Ange du Métal, on n'est plus un enfant quand seule la rue nous berce.

Papa se déploie, vague furieuse, sous le toit. Dehors, le ciel ramasse ses dentelles. Les lueurs

du jour accrochent silencieusement leur voile au bout d'un vent invisible. C'est la nuit qui vient nous l'apprendre. Flots d'ombres qui épongent le crépuscule. Pas encore lancé, le fameux vacarme de nos bouches qui célèbrent le rétablissement de l'électricité. D'habitude, quand on a déjà balancé quelque chose dans les tripes et qu'il nous reste cinq gourdes, on s'offre une bougie pour éroder l'obscurité, c'est notre meilleure aumône arrachée aux jours marqués de lumière vitale. L'électricité, on ne l'espère pas tous les jours, il y en a rarement d'ailleurs, une absence aussi chronique ici que celle des papas dans les familles. Voici l'azur en déclin, pas une étoile pour garder nos yeux dans l'illusion du bleu, ça contamine le cœur de la case. C'est la torche d'un téléphone qui nous aide à trouer la peau du visiteur obscur.

Tu seras...

Si son portable se trouve déchargé, il sera plus que contrarié. Pas question de rater des appels. Papa atteint ma tête par une gifle remarquable et prend son téléphone que j'utilisais pour éclairer la pièce. Il aurait sûrement pris mon bras avec, si ce n'était pas plus difficile à arracher. J'essaie de ne pas pleurer, redoutant l'intégral du massacre. M'empresse plutôt de ramasser par terre les papiers où j'accusais le langage d'un échec douloureux – auquel l'ouragan Papa vient de mettre un terme. Finirai-je un jour cette lettre ? Fleur d'Orange, ma mère, se rétracte à l'autre bout de la pièce. Elle n'ose pas parler, n'a jamais osé couper sa langue inerte. Années de silence qu'elle ne voit pas, éternité qu'elle subit au large

d'une existence. Ma mère retient ses mots, pour ne pas replonger sa bouche dans la source amère. Le silence, puis la violence. Non : la violence, puis le silence. Fleur d'Orange a peur de briser la glace, elle fait semblant de ne rien voir, défie sa charge émotive en tordant le linge qui chante désormais plus fort au bout de ses mains. Elle a la chance d'être un peu éloignée, sinon elle s'écroulerait sous les muscles du bourreau. Du bourreau que sa bouche ne sait pas nommer.

Tu seras... Tu seras seule.

Cercueil de la tendresse, Papa ne se sent traversé par la vie que quand il cogne. Cogner... Importe peu le refuge des coups. Poétique du poing. Je frappe donc je suis. Papa ne s'adonne pas au jeu de la souplesse. Il déteste toute chose qui ne fait pas, selon lui, assez de mal aux muscles. Ne tolère pas la littérature, par exemple. Pour lui, écrire serait une vraie insulte à son corps. Il n'est pas de ces êtres qui ouvrent leur fenêtre à la poésie. *Les poètes ont des poings énormes* : il irait avaler Lavilliers comme du mauvais sirop pour ce vers. Il n'a pas le sens des mots. Un jour, voyant un écrivain discourir à la télé – ce n'est pas qu'il ne comprenait rien à ses propos, c'est que celui-ci le dégoûtait de se contenter d'être un écrivain –, il a jeté sa voix contre l'écran comme un sphinx : Si tu pensais à autre chose qu'à grossir ta bibliographie, si tu lançais autant de coups de poing que de mots, tu descendrais pas mal de ces salauds que tu voudrais voir se taire !

Le cœur du quartier bat au rythme du vide. Les ombres s'y ramifient sans trêve, jusqu'à former une de ces nuits où périt la dernière lueur des rétines. Une de ces nuits lourdes qu'on sent tirer sur l'horloge pour avorter les rêves d'aube. Une de ces nuits qui donnent à la rue ses vêtements redoutables. Elle laisse couler son silence au gré du béton tandis que les fusils commandent la symphonie.

Je guette encore la page, j'insiste, j'invite le chant à s'accoupler à ma voix : comment épeler, par-delà les alphabets du vide, ce sentiment qui bouillonne dans mon sang ? Papa, posé sur un petit banc devant la porte, renoue avec l'un de ses gestes rituels : depuis ses lèvres, il lève un point rouge qui ne ronge qu'une mince parcelle des ténèbres tordant l'espace. Cavalier de nuages, il dresse son joint au ciel, comme s'il essayait d'attirer l'attention du dieu que la légende de la bouche qui donne et de l'oreille qui reçoit y cache depuis des lustres. Papa l'ignore, mais il semble que le Très-Haut le capte dans son angle de vue, espère qu'il lui fasse la grâce d'une bouffée. Sait-on jamais, il pleure peut-être pour un peu de cannabis. Va savoir d'où vient le phénomène de la pluie... Pauvre Dieu ! On l'a accusé d'avoir tout créé, pourtant il est fasciné par une simple plante qui peut le faire voyager au-delà des astres, au-delà du triste ciel où les humains l'ont foutu.

Tu seras... Tu seras seule.

Ma mère tente de relever son regard entravé sous les ferrailles de la peur. Un frêle coup d'œil dans le dos de Papa, puis tête baissée – on la sent récolter

une profonde entaille, ses yeux émettent des filets d'eau complices d'un lourd silence.

Tandis que ses vêtements occupent les mains de Fleur d'Orange dans une bassine, Papa essaie de se concentrer sur la fumée qu'il conduit par un souffle acrobate. Mais peine à y arriver. Toujours hanté par une question cruciale, piégé entre ses propres enclaves, éternels fils d'araignée où demeure enroulée son âme. Une question qui lui revient chaque fois qu'il lui arrive le malheur de réfléchir à la vie qui l'héberge. Qu'ai-je fait de ma lumière humaine ? C'est là sa plaie. Il aimerait creuser son esprit, plonger dans son miroir intérieur, s'imaginer autrement, sauter sur ses fragments éparpillés. Mais c'est vaine besogne que leurrer ce reflet qu'il n'a jamais su attraper. C'est se fracasser contre le rictus de la vie. Il maudit ses pensées. L'obsession du flingue l'imprègne déjà plus que sa raison. Il ne brosse même plus le métal, dans les gouttes de sang qui le recouvrent, Papa voit plutôt briller de belles promesses. Retour au fil rouge de sa vie.

La porte de la pièce voudrait sûrement le punir pour l'avoir claquée aussi fort en partant. Le bruit qui s'en dégage prolonge dans la même virulence la voix de Papa me lançant une dernière adresse. *Tu seras...*

Tu seras seule dans la grande nuit. Ce n'est pas la première fois que j'entends cette phrase. Elle me démange les veines. J'ai toujours cherché, cherche encore, à saisir son sens. Papa me la répète souvent, ça coule dans sa fureur contre moi comme le fil d'un destin tendu à ma gorge.

Je finis mon morceau de pain et mon verre d'eau sucrée, puis m'allonge sur ce qu'on ose appeler un lit, je veux dire, quelque chose qui sépare à peine le corps du sol. Il faut côtoyer de près la pauvreté pour connaître ça. Ou juste avoir vécu dans cette ville la nuit du douzième jour de l'année qui entamait la deuxième décennie du vingt et unième siècle. Les corps qui caressent le béton. La chair livrée au plaisir du macadam. Sans réticence aucune. Battre la nuit à même le sol devenait l'inévitable périmètre de tout un peuple après la révolte frénétique des murs.

Maman semble en avoir fini avec le linge. Mais je ne sens toujours pas sa chaleur près de moi. Je devrai encore patienter pour savourer ce moment où je me sens en sécurité quand elle se couche à mes côtés. Je l'entends vider du rhum. Elle aime bien boire pour laisser pousser ses fleurs d'insomnie.

Dans ma tête, je refais le cercle de ma vie, imagine tous les trous où je pourrais m'effondrer pour dormir, me défaire du monde pour quelques heures. Cela ne suffit pas. Le jour persiste dans ma rétine, j'ai encore les paupières sur le champ de bataille. Devant moi une rude escalade à orchestrer. Papa et son disque me tailladent l'esprit. *Tu seras...* Je me fracasse contre le soir dense, je ne sais comment finir ma lettre, je ne sais comment coucher mon cœur sur la page. Depuis longtemps, des ombres amères me volent les mots, une rivière de silence me traverse. Comment m'adresser à mon cœur-miroir, comment déclarer ma flamme à cet être qui me brûle les veines ? Je m'épuise, pendant que marche trop lentement l'horloge. Je consume le temps à tourner

et retourner mon corps, avant d'échouer enfin sur le seuil du sommeil.

La nuit arrose mes cauchemars jusqu'au bout du matin.